



# Le Président de Brosses et la Musique

*D'après une correspondance inédite \*.*

Quand on parle du Président de Brosses, amateur et critique d'art, on pense tout d'abord au voyageur épris de sculpture et de peinture, qui pendant son séjour en Italie ne songeait jamais à déjeuner avant de s'être mis au préalable « quatre tableaux du Titien et deux plafonds de Paul Véronèse sur la conscience » (1), qui s'excusait de ne pas bien connaître les œuvres du Tintoret et de s'être borné à examiner mille ou douze cents tableaux de ce peintre trop fécond. Pourtant si le Président de Brosses

\* Les extraits de lettres insérés dans cet article sont tirés d'une correspondance inédite du Président de Brosses adressée à son cousin l'avocat général Charles-Catherine Loppin de Gemeaux, content de Brosses au château de Gemeaux (Côte-d'Or). Qu'il me soit permis d'adresser tous mes remerciements au baron Albert de Gemeaux qui m'a communiqué ces lettres et m'a autorisée à en publier des extraits.

(1) *Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740, par Charles de Brosses*. Quatrième édition authentique d'après les manuscrits, annotée et précédée d'une étude biographique par R. Colomb. Paris, Perrin, 1885, in-18, t. I, p. 55.

aimait les arts plastiques, il leur préférerait peut-être encore la musique et il contribua à entretenir ce goût chez ses compatriotes bourguignons. Sur les concerts qu'il faisait entendre avec ses amis à la société dijonnaise, on trouve de curieux détails dans une correspondance inédite du Président de Brosse conservée au château de Gemeaux (Côte-d'Or).

La critique musicale occupe aussi une place importante dans cette correspondance ainsi que dans les *Lettres familières écrites d'Italie*. Il n'est pas sans intérêt non plus de citer aujourd'hui les opinions de ce magistrat, homme d'esprit et amateur distingué, dont les contemporains appréciaient le jugement, qui fut en Italie et en France témoin des plus curieuses manifestations artistiques, dans une époque où la controverse musicale excitait tant de discussions passionnées.

## I

Lorsque Charles de Brosse voyageait en Italie, il ne manquait aucun concert, aucune séance musicale où l'on exécutait les œuvres de Scarlatti, de Vinci, de Pergolèse ; on le voyait aussi souvent à l'Opéra qu'au Musée. Il séjournait à Padoue pour entendre Tartini ; à Venise il était ravi par les chants qu'exécutaient dans les hôpitaux les orphelines cloîtrées et il discutait longuement avec le compositeur Hasse. En faveur de la musique, il pardonnait à notre ambassadeur en Sardaigne sa médiocrité : « Il n'a pas inventé la poudre, mais ce qui me paraît préférable, il aime passionnément la musique. J'y fus régalé d'un excellent concert » (1).

Toute sa vie le Président de Brosse resta fidèle à son goût pour l'harmonie. Chaque fois qu'il va à Paris, l'opéra est pour lui une des plus grandes attractions et il fait à son cousin, M. de Gemeaux, le compte-rendu des œuvres nouvelles. Il entend chez La Pouplinière, Rameau et les concerts exquis que le Mécène donnait pendant et après ses soupers. Le jugement du Président était apprécié dans la société parisienne ; de Brosse raconte comment on lui demanda son avis sur une œuvre nouvelle de Rameau :

« ... Il ne serait à moi, ni possible ni prudent de vous faire la disserta-

(1) *Lettres d'Italie*, II, p. 431.

tion que vous demandez sur le Ballet des *Fêtes Égyptiennes* de Rameau. Je ne l'ai jamais vu qu'une fois, il y a dix-huit ans et encore dans le grand appareil d'une fête à Versailles, au mariage de la Dauphine, ce qui fait une diversion considérable à l'esprit d'examen. C'est par cette raison qu'à un souper chez La Popelinière, au sortir de cette représentation, je n'en voulus dire que peu de chose, quoique tous les intéressés me pressassent fort pour avoir mon sentiment, parce qu'on recueillait alors le pour et le contre, afin de savoir comment on la donnerait sur le théâtre de l'époque (1)... »

Le Président de Brosses n'était pas seul dans la patrie de Rameau à posséder une pareille passion musicale. La société cultivée à Dijon organisait des concerts fréquents. Au temps où naquit Jean Philippe Rameau, « un conseiller au Parlement, M. de Maleteste, donnait une fois la semaine un concert composé de tout ce qu'il y a dans la ville d'officiers, de dames de qualité, de gens habiles et connaisseurs, qui s'y rassemblent, soit pour écouter, soit pour y tenir quelque partie (2) ». En 1740, le conseiller Loppin (3), qui avait accompagné Charles de Brosses en Italie, avait ramené avec lui un claveciniste nommé Alessandro ; il le faisait souvent entendre à ses amis. Le conseiller Loppin fut très fier d'abord de ce virtuose qu'il produisait ; il l'envoya à Paris jouer chez M<sup>me</sup> de la Pouplinière. Rameau, si nous en croyons le conseiller, fut hostile au musicien italien :

« ... Je trouve le discours de Rameau sur son compte bien extraordinaire et bien ridicule de juger d'un musicien sans l'avoir entendu ; pour l'honneur de la nation, je pense que les Rameau sont les seuls qui raisonnent ainsi. J'ai été témoin qu'à Rome où il était venu un jeune Français qui jouait assez bien du violon, tous les musiciens lui firent un accueil des plus cordial du monde, bien qu'ils fussent bien supérieurs à lui, ce qui ne les empêcha pas de le louer et de le fêter beaucoup. C'est une chose étrange que cette différence de procédé (4)... »

(1) Lettre inédite à Charles-Catherine-Loppin de Gemeaux, avocat général au Parlement de Bourgogne, cousin du Président de Brosses et frère du Conseiller Loppin, du 9 décembre 1748.

(2) *Mercur Galant*, juillet 1860. Cf. LALOY (Louis), *Rameau*. Paris, Alcan, 1908, in-16. (Les maîtres de la musique).

(3) Loppin (*Germain-Anne*) de Montmort, conseiller, puis Président à mortier au Parlement de Bourgogne.

(4) Lettre du Conseiller Loppin à son frère M. de Gemeaux, du 6 avril 1743.

Alessandro a beaucoup de prétentions ; il demande pour ses leçons un prix plus élevé que Rameau :

« ... Quatre louis par mois que Rameau prend pour 12 leçons font seulement 8 livres par leçon et non pas 12 livres. Alessandro me marque qu'il n'a pas encore vu ce dernier qui n'est pas venu au rendez-vous donné chez M<sup>me</sup> de la Popelinière (1)... ».

Alessandro ne réussit pas à Paris ; le conseiller Loppin a toujours pour lui de grandes ambitions : « Je voudrais qu'il pût avoir la place d'Hændel, sa fortune serait faite. » Le conseiller est obligé d'héberger de nouveau son Napolitain fantaisiste et paresseux, il le place un moment chez une dame de ses relations ; mais le mari n'aime pas assez la musique pour souffrir la sujétion « qu'il prétend que cela lui donne d'avoir à tout instant un homme devant les yeux qui l'empêche de tenir des propos à sa femme quand il lui plait ». Alessandro loge chez le conseiller ; il boit, mange, fait la grasse matinée, ne veut plus toucher le clavecin pour le plaisir des Dijonnais, jusqu'au jour où Loppin arrive enfin à le renvoyer sous le beau ciel de Naples.

Le Président de Brosses se charge alors d'organiser lui-même les concerts intimes qui avaient sa préférence et dont il jouissait avec quelques amis. Fatigué par les affaires, par la vie mondaine, il dit :

« ... Je m'enfuis dans ma petite maison du bastion que mon frère a fait bâtir, où je suis à mon aise et dans la solitude (2)... »

Là il se réunit avec des amis, amateurs de musique :

« ... Nous avons élevé un concert régulier tous les mercredis à la Tour du Rempart entre douze sociétaires, dont M. Loppin en est un ; nous sommes rassemblés la douzaine sans plus de musiciens, et l'on m'a chargé de l'ordonnance (3)... »

Écouter de belles pièces instrumentales ou vocales, s'en entretenir avec ses amis... Charles de Brosses ne connaissait pas de plaisir plus exquis. Malheureusement ces concerts poétiques et charmants furent arrêtés

(1) Lettre du Conseiller Loppin à son frère M. de Gemeaux, du 27 avril 1743.

(2) Lettre à M. de Gemeaux, 1<sup>er</sup> juillet 1748.

(3) *Id.*, 1749.

par une affaire de gros sous et une plaisanterie très désagréable pour le Président de Brosse. Il fut accusé d'avoir administré despotiquement les fonds, sans en rendre aucun compte aux autres sociétaires. Les mauvaises langues s'acharnèrent contre lui, raconte M. Loppin à son frère :

« ... Comme on est méchant et espion, il y avait une provision de bois faite pour le chauffage du concert ; depuis qu'il est fini, le bois a été, à ce qu'on dit, conduit chez M. de Brosse et suivi à la piste (1)... »

Les mécontents se vengèrent au bal que M. et M<sup>me</sup> de Brosse donnèrent pour la clôture du concert :

« ... Cinq ou six mauvais plaisants se sont déguisés en crieurs d'enterrement du concert et d'une façon trop bien imaginée pour n'être pas applaudie. Ils étaient habillés de noir, semés de notes de musique en guise de pleurs. Deux bâtons de musique en sautoir remplaçaient les os de mort. Les premiers de la bande battaient la mesure en disant par intervalle *Piano* et contrefaisant la voix du Président et ses sautilllements quand il se mêlait de vouloir battre la mesure du concert. On en voyait un autre qui portait un livre intitulé : *Registre des comptes du concert par dépenses et recettes*, ce qui n'était rempli que de zéros. Vous pouvez imaginer combien cette mascarade a fait tenir de mauvais discours dans la ville et blessé les de Brosse et bien des gens même qui fréquentent sa maison... »

Pauvre Président que nous voyons si vif, si joyeux de battre sa mesure en sautillant et qui ne s'attendait pas à pareille mésaventure !

## II

Entre les deux fractions rivales qui groupaient à cette époque les amateurs de musique et qui en faisaient des partisans de la musique italienne ou de la musique française, le Président de Brosse s'efforça longtemps d'être un juge équitable. Il estimait que chaque peuple a sa musique qui lui est propre. Pendant son séjour à Venise, il défendait la musique française contre les attaques du compositeur Hasse :

(1) Lettre de M. Loppin de Montmort à M. de Gemeaux, du 21 janvier 1754.

« Mais, lui disais-je, avez-vous entendu quelque chose de notre musique. Savez-vous ce que c'est que nos opéras de Lulli, de Campa, de Destouches ? Avez-vous jeté les yeux sur l'Hippolyte de Rameau (1) ? »

Si de Brosses regardait comme juge incompetent « tout Français qui voudra prononcer sur la musique italienne, sans l'avoir entendue dans son pays natal (2) », en revanche il protestait contre les gens qui voulaient italianiser notre musique. Amoureux avant tout de la variété, il disait : « Je ne puis être de leur avis par mille raisons, et entre autre parce que j'aime mieux qu'il y ait deux musiques que de n'y en avoir qu'une (3). »

Le Président de Brosses aimait les airs italiens plus mélodiques que les nôtres, « les airs à grands fracas, pleins de musique et d'harmonie pour les voix éclatantes, d'autres d'un chant agréable et d'une tournure délicieuse, pour les voix fines et flexibles ; d'autres enfin passionnés, tendres, touchants, vrais dans l'expression du sentiment de la nature, propres à l'action théâtrale et à faire valoir le jeu de l'auteur (4) ». Il appréciait aussi l'instrumentation italienne qui était encore plus riche et plus variée que la nôtre, lorsque Charles de Brosses voyagea dans la péninsule. Il trouve notre orchestre monotone, ses instruments trop réduits ; les musiciens français n'apprécient pas assez la variété des timbres :

« ... Il fallait conserver les luths et les théorbes pour l'accompagnement où ils font à merveille de varier. On les remplace maintenant par le pizzicato avec les ongles. En général notre musique n'est pas assez variée pour le genre d'instruments, les forts et les doux, ce qu'ils appellent le clair-obscur. Les instruments pincés ou cordes de laiton, les violes d'amour y font quelquefois des nuances admirables. Nous n'avons point aussi de ces belles harpes d'Allemagne et d'Angleterre qui sont si harmonieuses (5)... »

Les Italiens entendent mieux que nous l'art des nuances. « Outre le très fort et le très doux, ils pratiquent encore un mezzo piano et un mezzo forte plus ou moins appuyé. Ce sont des reflets, des mei-teintes qui mettent

(1) *Lettres d'Italie*, II, p. 305.

(2) *Ibid.*, II, p. 302.

(3) *Lettres d'Italie*, II, p. 306.

(4) *Id.*, II.

(5) Lettre à M. de Gemeaux, du 1<sup>er</sup> juillet 1748.

un agrément incroyable dans le coloris du son (Peste ! la jolie expression, le père Castel ne dirait pas mieux) (1)... »

En revanche le Président trouvait les sonates de Leclair meilleures que toutes les sonates du violon italiennes. Il estimait Lalande supérieur aux compositeurs italiens pour la musique d'église ; le joyeux de Brosses qui s'attardait rarement en méditations dévotes, attachait cependant un grand prix à la musique religieuse. Il aimait le latin, « cette langue si noble, si sonore », les Psaumes de David « si poétiques, si remplis d'images lyriques (2) »

Le Président de Brosses préféra aussi longtemps dans l'ensemble à l'opéra italien, l'opéra français mêlé de danses et de chœurs et qu'il trouvait moins monotone. Lulli enthousiasme particulièrement le Président ; il lui accorde même une puissance tragique supérieure à celle de Rameau :

« ... Je n'ai pas vu la dernière édition de *Dardanus*. Notre Rameau fera toujours de belles choses, mais quoiqu'on dise qu'il est par excellence le musicien du diable, je ne saurais même en cette partie l'égaliser à Lulli, qui y a excellé par dessus tous les autres. Comparez, je vous prie, les Enfers de *Proserpine*, opéra fort médiocre d'ailleurs à ceux d'Hippolyte, et la majesté de Thésée à celle de Dardanus et je me promets que vous serez de mon sentiment (3)... »

Le Président de Brosses écrit à son cousin de Gemeaux alors à Paris :

« ... Vous êtes bien aise de voir *Armide*. Hélas ! je joue de malheur ; c'était toute mon ambition. Je ne l'ai vue comme vous dites qu'en concert, ce qui n'est pas la voir ; mais je l'ai vue sur le papier des yeux de l'âme. Ah ! la belle chose ; c'est Dieu qui a fait cela. Quel opéra vis-à-vis de tous les autres, quels qu'ils soient, *sicut inter ignes luna minores* et au milieu de lui-même quel cinquième acte, quelle passacaille, quel récitatif, quel dénouement fait exprès pour le théâtre (4) !... »

De Brosses devient sévère pour son grand compatriote Rameau. Il lui reproche, non sans raison, de choisir de mauvais poètes et de ne pas atta-

(1) *Lettres d'Italie*, II, p. 133.

(2) *Id.*, p. 305.

(3) Lettre à M. de Gemeaux, du 2 juillet 1744.

(4) *Id.*, du 3 février 1746.

cher assez d'importance aux paroles dans un opéra. Il ne peut s'habituer à l'harmonie savante qui dérouta tant de ses contemporains ; il lui reproche l'absence de transitions :

« ... Vous jugez de même et très juste du défaut de la cuirasse des opéras de Rameau. Ce sont de très beaux morceaux isolés, mais assemblés ou pour mieux dire décousus avec une rudesse harmonique sans exemple. Je ne m'accoutume pas à cette brusquerie de passages (1)... »

Après la représentation des *Fêtes Égyptiennes* :

« ... Rameau me parut, comme à son ordinaire dans le ballet, plein de science et d'esprit, mais toujours brusque et sans liaison... »

Lorsqu'il a vu jouer *Thémis* à l'Opéra, le Président observe :

« ... Rameau me fatigue à force de science. Il charge également ses parties dans une petite fête, comme dans un morceau de force, dans le courant de son style comme dans les endroits sublimes. Joignez à cela la quantité de passages qu'il entasse ou qu'il coud les uns au bout des autres, le peu de suite et le défaut de transition, et je trouve malgré toute sa supériorité sur les autres maîtres, que ses opéras fatiguent trop mon attention, quand je veux les écouter d'un bout à l'autre comme musicien. Dans une pièce longue et courante, telles que sont les pièces d'opéra, il ne faut pas plus d'étoffe que Campra n'a voulu y en mettre, pour que le plaisir de la sentir et de la suivre ne soit mêlé d'aucune gêne (2)... »

Quand la Querelle des Bouffons éclata, de Brosses n'hésita pas comme beaucoup de ses contemporains à comparer et à sacrifier la noble et riche musique de Rameau à l'œuvre légère des Bouffons Italiens. Depuis longtemps le Président aimait l'opéra-bouffe qu'il avait appris à goûter en Italie même :

« ... Il y en a de délicieux, surtout des comédies à mourir de rire. Ces gens là ont trouvé l'art de mettre dans la musique une plaisanterie inexprimable (3)... »

Dans les *Lettres d'Italie*, il dit : « Mon auteur d'affection est Pergolèse.

(1) Lettre à M. de Gemeaux, du 3 juin 1748.

(2) *Id.*, du 1<sup>er</sup> avril 1749.

(3) Lettre à M. de Gemeaux, du 27 novembre 1745.

Ah ! le joli génie simple et naturel. On ne peut pas écrire avec plus de facilité, de grâce et de goût. (1) » Il raconte à M. de Gemeaux l'heureuse trouvaille qu'il a faite :

« ... L'original de la *Serva padrone* en entier de la main de Pergolèse que j'ai enlevé sur un pupitre à force d'argent. Ah ! cher cousin, la jolie chose ! Si vous la voyiez jouer comme je l'ai vue. Il y avait de quoi mourir de rire. Pour Dieu, mitonnez-moi encore une représentation de tout ceci pour la fin de janvier, où j'irai certainement vous trouver, à moins que le diable n'emporte le peu qui me reste d'argent (2)... »

En 1754, au cours d'un voyage à Paris, de Brosses est si ravi de retrouver ses chers bouffons et leur gaieté éblouissante, qu'il en devient complètement injuste pour Rameau :

« ... La grande tragédie à l'Opéra est *Castor et Pollux* de Rameau, pièce à la française, noble, belle, triste, assez ennuyeuse. Il n'y a qu'une excellente harmonie, et un beau spectacle bien noble. L'enterrement de Castor est le plus beau *Requiem* qu'on puisse imaginer. L'acte de la magie est infernal et effrayant. — A ces endroits près, la pièce est mal jouée.... Cependant on s'y porte. Mais ce n'est pas là notre musique italienne des Bouffons... Combien tout ceci est au-dessus de notre musique française ! Cependant on les maltraite comme des parlementaires. On les contrarie en tout, et l'opéra, de partie faite, leur fait du pis qu'il peut. Pourtant la musique leur doit beaucoup à Paris. Ils ont commencé d'y apprendre ce que c'était que du coup d'archet, des nuances, et de l'accompagnement, choses dont on n'avait pas même de soupçon. Il est étonnant combien ils ont perfectionné l'orchestre de l'Opéra, qui commence à être un bon écolier (3)... »

Le Président de Brosses, dont nous avons apprécié beaucoup de jugements éclairés et perspicaces, accorda donc finalement ses préférences aux qualités extérieures et faciles de la musique ; on peut lui reprocher de ne pas s'être donné la peine d'étudier assez à fond une musique plus savante et plus profonde. Plus que beaucoup de ses contemporains, il a une excuse

(1) *Lettres d'Italie*, II, p. 340.

(2) Lettre à M. de Gemeaux, du 19 octobre 1746.

(3) Lettre du Président de Brosses à son frère le Chevalier de Brosses. Cf. FOISSET (Th.), *Le Président de Brosses*. Paris, Olivier Fulgence, 1842, in-8°, p. 539.

pourtant. La musique italienne évoquait pour lui des souvenirs radieux : les lazzi éclatants des bouffons sous le ciel de Naples, les chœurs des Vénitiennes cloîtrées conduits « par une jeune et jolie religieuse en habit blanc, avec un bouquet de grenades sur l'oreille », les concerts nocturnes dans les jardins embaumés de myrtes, comparables à la Nuit du Corrège, où le hautbois répondait au violoncelle, où une voix féminine chantait de ces airs charmants, tels qu'on n'en veut point d'autres au paradis. Revenu dans son pays natal, le voyageur n'avait pu oublier l'enchantement de sa jeunesse, la révélation de cette musique italienne, joyeuse et grisante sur la terre divine qui l'avait vue fleurir.

YVONNE BEZARD.

